

Introduction à la problématique de l'oeuvre de Gustave Guillaume

1. Brève biographie de Gustave Guillaume (1883-1960)

C'est un peu par hasard que Gustave Guillaume a commencé son parcours de linguiste (j'emploie à dessein le mot « parcours » plutôt que celui de « carrière »). Pour comprendre cela, il faut remonter un peu en arrière.

Le Suisse Ferdinand de Saussure (1857-1913) est universellement reconnu comme étant le fondateur de la linguistique moderne. Lors de son séjour à Paris, où il a enseigné une dizaine d'années (1880-1891) à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes de la Sorbonne, il a eu comme élève un autre grand linguiste, Antoine Meillet (1866-1936). Les deux hommes sont devenus des amis et, après le retour de Saussure à Genève, ils ont entretenu une correspondance scientifique suivie. Ils étaient d'accord sur le fait que toute langue est « un système de sous-systèmes ». Meillet avait été le premier à le dire, mais c'est quand est paru le *Cours de linguistique Générale* de Saussure, publié en 1916 par ses élèves trois ans après la mort du maître, que cette idée s'est vraiment répandue.

Or, au tout début du 20^{ème} siècle, quand Meillet allait à la banque où il avait son compte, il avait pris l'habitude de converser longuement avec un jeune homme d'une vingtaine d'années qui faisait son apprentissage dans cet établissement. Ce jeune homme, qui répondait au nom de Gustave Guillaume, l'étonnait par l'étendue de sa culture d'autodidacte. Il connaissait bien les mathématiques, mais aussi la littérature et la philosophie, la physique et les sciences naturelles. De plus, il avait une connaissance approfondie de trois langues (le latin, le grec ancien et le russe) et s'intéressait fortement à la linguistique. Si bien que finalement, après maintes conversations, Meillet, qui admirait les vues originales de ce jeune homme, lui a proposé de se former vraiment à la linguistique en venant suivre ses cours et ceux de ses collègues à la Sorbonne et au Collège de France. Guillaume a suivi ce conseil, abandonnant la carrière de banquier qu'il avait commencée et qui, pourtant, s'annonçait prometteuse.

En 1919, il publie son doctorat, *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, en 1929 *Temps et verbe*, un livre sur les systèmes verbaux comparés du français, de l'allemand et du russe, et en 1945 *L'architecture du temps dans les langues classiques*, une comparaison entre le système verbal du latin et celui du grec ancien. Ce sont les trois seuls livres qu'il publiera de son vivant. En 1938, deux ans après la mort de Meillet, l'Ecole Pratique des Hautes Etudes ménage à Guillaume la possibilité de donner trois cours par semaine en tant qu'*élève diplômé* (le seul titre universitaire que Guillaume ait jamais eu). Ce faisant, les disciples de Meillet, qui entretemps étaient devenus professeurs à la

Sorbonne ou au Collège de France, tenaient une promesse qu'ils avaient faite à leur maître et que Madame Meillet leur avait rappelée. A partir de l'automne 1938 et jusqu'à sa mort, le 3 février 1960, Guillaume tiendra donc, chaque année universitaire, trois conférences par semaine. Ce sont ces conférences qui seront publiées à titre posthume dans la série *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume*, qui comprendront les 27 volumes dont les *Presses de l'Université Laval* (Québec) viennent juste, en 2018, d'achever la publication, qu'elles avaient commencée en 1971.

2. Enthousiasme et aversion : un grand paradoxe dans la diffusion de la linguistique guillaumienne.

A la mort de Guillaume, en février 1960, toutes les conditions étaient réunies pour que son œuvre disparaisse à jamais. C'est grâce au dévouement de ses élèves, et en particulier de son légataire testamentaire, le Canadien Roch Valin (1918-2012), que son œuvre a survécu. Peu après la mort de GG, Valin a édité en un seul volume, intitulé *Langage et science du langage*, tous les articles et essais que GG avait publiés de son vivant. Après quoi, il a commencé à publier *Les leçons* (cf. *supra*). Ainsi, depuis 1960, il y a déjà eu deux ou trois générations de linguistes, de philosophes ou tout simplement de gens fascinés par la profondeur de cette pensée, qui ont fait en sorte que *la psychomécanique du langage* non seulement survive mais continue à se diffuser dans différents pays. Cela, c'est le côté « enthousiasme » de l'histoire du guillaumisme.

Mais il y a aussi un côté « aversion » qui explique, lui, que cette diffusion s'est toujours faite, et continue à se faire, très lentement. Déjà du vivant de Guillaume, ses recherches se heurtaient souvent à une incompréhension et à une hostilité dont il souffrait. Quelles sont les raisons de cette « aversion » qui freine la progression de la psychomécanique ? Il y a d'abord que cette réflexion profonde sur les mécanismes du langage n'intéresse qu'une minorité de personnes. Mais la raison la plus importante, il faut la chercher dans l'histoire de la science du langage. Au 17^{ème} et au 18^{ème} siècle, beaucoup de théories avaient été construites sur les langues ou le langage, dont la plupart ne valaient rien. En général, on partait de tel ou tel fait particulier, et on l'extrapolait pour en faire une théorie générale. Evidemment, ce n'était pas sérieux, on bâtissait sur du sable, et tôt ou tard ces théories s'écroulaient. Aussi, au début du 19^{ème} siècle, quand la découverte du sanscrit a permis d'établir sur des bases solides l'existence de l'indo-européen, les savants philologues ont pris la sage décision de ne plus tenir compte que des faits, c'est-à-dire des formes avérées, visibles dans les textes ou les inscriptions. Ils avaient également découvert un certain nombre de lois de l'évolution phonétique grâce auxquelles on pouvait reconstituer les transformations historiques des formes isolées. Et à partir de là,

il était possible de démontrer la parenté des langues, leurs degrés de proximité ou d'éloignement. On ne bâtissait plus sur du sable, on était sur la terre ferme. L'inconvénient, c'était qu'on était enfermé dans cette perspective de l'évolution historique des formes isolées, et qu'on ne pouvait pas en sortir.

C'est dans cette situation qu'est paru en 1916 le *Cours de linguistique Générale* de Saussure, qui constitue l'acte fondateur de la linguistique moderne. Et cet acte de fondation a consisté dans l'affirmation que « toute langue est un système ». Mais le linguiste genevois n'a jamais montré concrètement ce en quoi consistait ce système. De plus, pour ne pas se heurter à des résistances trop vives, Saussure avait mis du vin dans son eau, c'est-à-dire qu'il avait fait preuve d'opportunisme. Il avait cantonné l'idée de système à la synchronie, abandonnant la diachronie aux philologues. Autrement dit : il s'était bien gardé d'empiéter sur le domaine que ces derniers considéraient comme le leur. Or, comme les autres grands linguistes de la génération d'après Saussure – Nikolaj Sergeevič Trubeckoj (1890-1938), Roman Jakobson (1896-1982), Louis Hjelmslev (1899—1965) – Guillaume a refusé cette dichotomie entre synchronie et diachronie. Et il a considéré que la tâche de la linguistique était désormais de montrer concrètement ce en quoi consiste le système de la langue. Cette tâche, à laquelle Guillaume s'est attelé et qu'il a accomplie avec succès, était trop novatrice pour beaucoup d'esprits de son époque, qui craignaient qu'on ne retombe dans les errements du 18^{ème} siècle. D'où les résistances qui ont d'abord accueilli ses travaux et qui ont longtemps perduré, même si aujourd'hui elles ont perdu de leur virulence.